

Ministère de la culture et de la communication

Délégation générale à la langue
française et aux langues de France

Une nouvelle approche du plurilinguisme en Europe

L'intercompréhension

Table ronde du 19 janvier 2006
Expolangues - Paris, Porte de Versailles

« Une Europe de polyglottes n'est pas une Europe de personnes qui parlent couramment beaucoup de langues mais, dans la meilleure des hypothèses, de personnes qui peuvent se rencontrer en parlant chacune sa propre langue et en comprenant celle de l'autre, mais qui, ne sachant pourtant pas parler celle-ci de façon courante, en la comprenant, même péniblement, comprendraient le « génie », l'univers culturel que chacun exprime en parlant la langue de ses ancêtres et de sa tradition. »

Umberto ECO

Ordre du jour

3 Ouverture

Xavier NORTH, délégué général à la langue française et aux langues de France

8 La méthode EuRom4

Claire BLANCHE-BENVENISTE, professeur à l'École pratique des hautes études

12 La parenté entre les langues romanes

Ernesto BERTOLAJA, directeur de la promotion et de l'enseignement des langues à l'Union latine

17 Les avantages de l'intercompréhension

Françoise PLOQUIN, rédactrice en chef de la revue *Le français dans le monde*

22 La politique de diffusion de l'intercompréhension

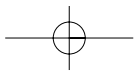
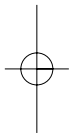
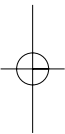
Pierre JANIN, chargé de mission à la délégation générale à la langue française et aux langues de France

28 Débat avec le public

37 Conclusion

Xavier NORTH

Françoise PLOQUIN



Ouverture

Xavier NORTH

Délégué général à la langue française et aux langues de France

Avant de passer la parole à nos invités, je voudrais vous dire quelques mots sur la démarche dans laquelle s'inscrit cette nouvelle approche du plurilinguisme que nous appelons de nos vœux en vous présentant la méthode de l'intercompréhension.

À la Délégation générale de la langue française et aux langues de France (DGLFLF), par fonction, précisément parce qu'il nous revient de mettre en œuvre une politique de la langue, ou plus exactement, une politique des langues, nous sommes peut-être plus sensibles que d'autres aux phénomènes linguistiques de mondialisation. Ces phénomènes, il n'est pas facile de les penser, et il n'est pas facile d'en tirer les conséquences sur nos politiques de la langue. Au cours des 50 dernières années, notre univers langagier a profondément changé, et ce changement est lié au développement exponentiel des échanges. Tout se passe comme si notre planète avait rétréci : alors qu'autrefois un individu, au cours de sa vie, et sans que l'on puisse généraliser, avait peu de chance dans son existence d'entrer en contact avec une autre langue, aujourd'hui, toutes les langues sont en relation avec toutes les langues dans une sorte de cacophonie universelle.

On sait ce qui se produit historiquement lorsqu'une langue entre en contact avec une autre langue : des phénomènes d'interpénétration, de métissage, de créolisation – je ne m'attarderai pas sur ce point, il faudrait lui consacrer toute une série d'autres tables rondes. Mais on ne sait pas ce qui se passe lorsque plusieurs langues entrent en contact avec plusieurs langues, et c'est la situation que nous avons à vivre aujourd-

d'hui ; c'est la situation que nous avons à penser aujourd'hui et dont il faut tirer des conséquences sur nos politiques de la langue. La seule certitude que nous ayons peut-être – et pardon pour ce langage un peu métaphorique – c'est qu'il se produit des phénomènes de frottement entre les langues, des phénomènes de friction, et au lieu de coexister pacifiquement, de se nourrir les unes par les autres, il arrive que les langues disjonctent par une sorte de court-circuit et fassent appel, lorsqu'elles rentrent en contact l'une avec l'autre, à une langue tierce, à une langue globale. Cette langue, que l'on a appelée le « globish », est aujourd'hui la langue qui tend à s'imposer dans les échanges internationaux et c'est une langue qui fait taire la cacophonie universelle dont je parlais tout à l'heure en lui substituant la monotonie d'une langue unique.

4

Voilà pourquoi la question des langues est une question tout à fait cruciale en Europe, pour nous Français, et plus généralement pour nous Européens, parce qu'un idiome national n'est pas simplement un outil de communication, mais un marqueur d'identité, l'expression privilégiée d'une culture : des réponses que nous apporterons à cette question des langues, de la diversité des langues, à cette cacophonie dont je parlais tout à l'heure, dépend, pour partie, le maintien d'une spécificité culturelle européenne.

On résume d'ordinaire le débat, comme vous le savez, par une alternative : ou bien un monolinguisme de fait s'imposera dans les relations entre les peuples, dans les relations entre les États, et finira par contagion par gagner l'ensemble de la société, ou bien nous ferons le choix d'un autre modèle en considérant que les langues nationales, la diversité des langues continuera à s'imposer dans la plupart des circonstances de la vie sociale. Et le problème qui est le nôtre aujourd'hui, c'est de savoir comment organiser la diversité des langues,

c'est-à-dire, comment maîtriser cette cacophonie que j'évoquais tout à l'heure et lui substituer une polyphonie organisée.

Il y a plusieurs manières d'éviter le court-circuit, de supprimer en quelque sorte la friction ou le frottement. La première consiste à éviter le contact, justement, dans une situation de communication internationale. Éviter le contact, cela signifie parler la langue du partenaire, cela signifie apprendre la langue du partenaire. Et c'est toute la problématique de l'apprentissage des langues étrangères qui est en jeu. Au lieu de mettre face à face deux langues, si je parle la langue de l'autre, les deux langues cessent d'être en contact, il n'y a plus frottement, il n'y a plus friction. La seconde manière d'éviter le frottement ou la friction c'est le transvasement, c'est le passage, le transfert des significations d'une langue dans une autre : c'est la traduction. Il y a là, à côté de l'apprentissage des langues étrangères, une deuxième voie possible pour organiser la coexistence des langues. Et c'est sur la troisième voie que je voudrais m'attarder un instant : nous avons ce matin décidé de vous proposer une table ronde sur l'intercompréhension, parce qu'il y a une troisième manière d'éviter le contact ou plus exactement de l'organiser, c'est de maintenir les langues en contact dans leur spécificité tout en permettant la communication. La méthode de l'intercompréhension, c'est cela : je parle ma langue, tu parles ta langue et nous nous comprenons.

Pour bien comprendre ce dont il s'agit, je citerai cette phrase d'Umberto Eco que nous avons placée en exergue du fascicule sur l'intercompréhension (que je vous invite à retirer sur le stand du ministère de la Culture si vous n'y avez pas déjà eu accès) : « Une Europe de polyglottes n'est pas une Europe de personnes qui parlent couramment beaucoup de langues », dit Umberto Eco, « mais, dans la meilleure des hypothèses, de

personnes qui peuvent se rencontrer en parlant chacune sa propre langue et en comprenant celle de l'autre, mais qui, ne sachant pourtant pas parler celle-ci de façon courante, en la comprenant, même péniblement, comprendraient le « génie », l'univers culturel que chacun exprime en parlant la langue de ses ancêtres et de sa tradition. »

Il arrive souvent au ministre français de la Culture, Monsieur Donnedieu de Vabres, de dire, en évoquant notre politique des langues : « Être Européen c'est parler dans sa langue et comprendre celle de l'autre. » C'est très exactement la définition de l'intercompréhension, et c'est cette ambition que nous avons cherché à traduire concrètement en vous présentant aujourd'hui la méthode de l'intercompréhension.

Cette méthode, avant de passer la parole à nos invités, je voudrais en faire apparaître trois caractéristiques principales :

➤ 1^{re} caractéristique : c'est une méthode qui repose sur la similitude des langues, sur leur apparentement. C'est l'idée qu'il y a, entre les langues, des similitudes ou plus exactement qu'on peut classer presque toutes les langues parlées en Europe en trois grandes familles : la famille des langues slaves, celle des langues germaniques englobant la branche scandinave, et la famille des langues romanes qui sont aussi appelées néolatines. Mais ce qui vaut pour l'Europe vaut par homothétie, en quelque sorte, pour l'ensemble du monde. Donc, similitude des langues, apparentement entre les langues. C'est pourquoi nous parlons de méthode de l'intercompréhension entre langues apparentées.

➤ 2^e caractéristique : dans cette méthode, l'effort de

communication se concentre sur des compétences de réception de la langue étrangère, c'est-à-dire sur le « lire », sur l'« écouter », et sont mises entre parenthèses en quelque sorte les compétences de production de la langue étrangère, « parler », « écrire ».

➤ 3^e caractéristique, enfin : c'est une pédagogie – sur laquelle nous allons revenir dans un instant – que les linguistes désignent sous le nom de « pédagogie convergente », c'est-à-dire qu'elle prend appui sur les éléments communs aux deux langues en question, et elle introduit progressivement, en prenant en compte ces éléments communs, des facteurs de différence ou de différenciation pour amener à la compréhension de l'autre langue.

Voilà en quelques mots les trois principales caractéristiques de l'intercompréhension. Mais, je vous propose, si vous en êtes d'accord, de revenir plus précisément sur chacune d'entre elles en vous présentant maintenant nos invités.

7

Je commencerai par céder la parole à Claire Blanche-Benveniste, linguiste, professeur à l'École pratique des hautes études et aussi professeur de linguistique française à l'Université de Provence, et qui, en cette qualité, s'est toujours intéressée aux développements historiques des langues romanes. C'est à sa compétence de linguiste que je voudrais faire appel en lui demandant comment la linguistique en est venue à s'intéresser à cette méthode de l'intercompréhension, sur quels savoirs scientifiques elle s'adosse ; bref, qu'est-ce qui fonde cette méthode ?

La méthode EuRom4

Claire BLANCHE-BENVENISTE

Professeur à l'École pratiques des hautes études

J'ai dirigé dans les années 1990 une méthode d'apprentissage de quatre langues romanes : portugais, espagnol, italien, français, qui a été éditée en Italie et qui a eu un certain succès puisqu'elle est actuellement épuisée. Et une partie de cette méthode reposait effectivement sur l'apparement des langues, les quatre langues en question étant de la famille des langues romanes. Nous l'avons appelée Eurom4.

Alors, que dire sur la parenté des langues ? C'est un concept absolument essentiel en linguistique, bien sûr. Premièrement, c'est une notion qu'on a développée sur le plan historique : il est évident que les langues romanes viennent du latin, un peu d'histoire suffit pour le savoir. Pour entrer dans le détail, il faut aller regarder comment l'immense influence du latin s'est fragmentée et s'est différenciée. Et puis, il faut aller voir aussi comment elle est entrée en rapport avec le bloc des langues germaniques, par exemple. Je rappelle qu'au XIX^e s., une des très grandes découvertes, un des très grands bouleversements, a été la découverte de la parenté du sanscrit et des langues de l'Inde avec les langues comme le grec et le latin : cela a débouché sur ce que nous appelons maintenant les langues indo-européennes, la famille indo-européenne des langues.

Sur des territoires étendus, par exemple lorsqu'on considère un territoire où il y beaucoup de parlars locaux légèrement différents, on peut observer des comportements intéressants. On observe que d'un bord à l'autre de ce territoire, de proche en proche, les gens se comprennent un peu ; peut-être que les extrémités ne se comprennent pas, mais de proche en proche

apparaît ce que l'on appellera une intercompréhension mutuelle ou une intelligibilité mutuelle. Prenons un exemple simple : actuellement entre Chamonix et la vallée d'Aoste, à travers le Mont-Blanc, il y a une intercompréhension presque totale du parler franco-provençal qui se pratique là. On étudie actuellement la parenté qui existe (mais un peu masquée) entre des pays comme la Lettonie et la Lituanie, pour savoir si les gens se comprennent mieux par écrit ou par oral, par exemple. On étudie, et c'est un phénomène important, l'intercompréhension dans la famille des langues turques, qui s'étendent de la Turquie jusqu'à l'intérieur de la Chine.

Les linguistes ont mis au point des mesures et même des tests pour calculer précisément la parenté des langues. Par exemple, je connais une jolie étude sur les langues aztèques et mayas du Mexique où on dresse des sortes de courbes de niveau pour montrer les langues qui sont compréhensibles à presque 100 %, à 90 %, à 80 % : jusque-là, on estime que c'est bon, et au-dessous de 80 %, ça commence à être considéré comme des parlers différents. Pour des linguistes, donc, l'intercompréhension à plus de 80 % constitue un élément essentiel pour dire qu'il s'agit d'une même langue ou d'un même dialecte.

Le phénomène était autrefois plus fort en France qu'aujourd'hui. Certains linguistes disent qu'avant la disparition des dialectes, des patois et des parlers locaux, il y avait une forme de compréhension entre les parlers, de Perpignan jusqu'à Dunkerque, de Nantes jusqu'à Neuchâtel. Au fur et à mesure qu'on avançait, on pouvait accommoder et s'habituer à comprendre la langue suivante. Les linguistes montrent par exemple qu'il est assez facile de voir dans les langues romanes deux grands secteurs qu'on appelle les langues de « perna » et les langues de « gamba », ce qui veut dire « jambe » dans les deux cas. Dans la péninsule Ibérique, on dit « perna » ou « pierna »,

c'est facile de passer de l'un à l'autre. Et, à partir de certaines régions en France et en Italie, on dira « gamba », « jambe », et c'est facile de passer de l'un à l'autre. Cette alternance « perna »/« gamba » est finalement assez facile à dominer.

Il se produit, quand on fait cette accommodation de langues de proche en proche, un sentiment d'identité très fort : finalement, malgré des différences, nous parlons quelque chose d'un peu semblable. Ce qui déclenche aussi – et ceci est très important – une réflexion sur son propre parler, sur sa propre langue. On peut en fournir des exemples : avec notre méthode, nous avons eu de très jolis exemples de gens qui revenaient sur le français en le comparant au portugais, à l'espagnol et l'italien.

La conclusion que l'on peut en tirer : une compétence de compréhension des langues romanes apparentées peut développer un nouveau sentiment d'identité, en faisant comprendre qu'il existe en Europe une espèce de « super-langue » commune dont les réalisations sont assez faciles à dominer. Je rappelle un bel article que mon collègue Raffaele Simone de Rome avait rédigé là-dessus et qui s'appelait : « Langues romanes de tous les pays, unissez-vous ! ».

Xavier NORTH

Merci beaucoup, Claire Blanche-Benveniste de nous avoir apporté cet éclairage passionnant, l'éclairage du savoir sur cette question centrale de la diversité des langues et de leur apparentement ; de l'avoir fait à partir du point de vue scientifique d'un professeur à l'École pratique des hautes études dont on connaît les travaux d'importance mondiale.

Je voudrais me tourner maintenant vers un Latin non Français, vers un italophone. Ernesto Bertolaja, vous êtes directeur de la

promotion et de l'enseignement des langues à l'Union latine. Vous êtes mieux placé que quiconque peut-être, par fonction justement, pour appréhender cette parenté entre les langues romanes. Pour un Français, pour un francophone, lorsqu'on pense intercompréhension, on pense bien entendu d'abord à ces passerelles qui peuvent s'établir avec ces langues sœurs que sont l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain, le catalan aussi – je me garde d'oublier les langues d'Oc, l'occitan sur le territoire national.

Pourriez-vous nous en parler, justement du point de vue de la latinité, étant entendu que la méthode de l'intercompréhension ne se réduit pas, ne saurait se laisser enfermer à l'intérieur d'une même famille de langues : nous y reviendrons tout à l'heure. La méthode de l'intercompréhension permet aussi de sortir de sa famille linguistique, à la condition d'avoir une clef, c'est-à-dire qu'elle peut s'appliquer à la compréhension de l'allemand et du néerlandais à partir de l'anglais, mais nous en dirons un mot tout à l'heure. Parlons d'abord des langues latines.

La parenté entre les langues romanes

Ernesto BERTOLAJA

Directeur de la promotion et de l'enseignement des langues à l'Union latine

Monsieur le délégué général, mesdames et messieurs, j'aborderai dans ce petit exposé, deux aspects complémentaires des effets du développement des approches de l'intercompréhension :

- d'abord sur le plan des facteurs favorables et des freins au développement de l'intercompréhension existants dans l'espace latin ;
- ensuite, sur le plan de l'orientation même de la didactique des langues.

Je commencerai par rendre ici hommage à la géniale intuition des linguistes (dont Claire Blanche-Benveniste), qui ont eu cette audace de revenir sur le comparatisme en langues hérité d'une tradition quelque peu mise aux oubliettes. Il faut d'ailleurs noter que cette tradition était bien implantée au XIX^{es}. chez les romanistes, ce qui peut, d'une certaine façon expliquer que ce retour ait principalement bénéficié aux langues romanes. Sur le plan des politiques linguistiques, les conditions sont peut-être aussi plus favorables que pour les autres familles linguistiques car, dans l'ensemble des langues indo-européennes, ensemble des langues les plus répandues, les langues néolatines bénéficient de caractéristiques complémentaires dans leur distribution

> la présence de deux grandes langues internationales : le français qui s'appuie sur sa dispersion sur tous les continents et sur son socle historique ; l'espagnol qui s'appuie sur sa présence continentale américaine, sa dynamique démolinguistique et la montée en puissance économique de l'Espagne ;

> deux autres langues d'influence : le portugais, qui outre sa présence africaine, est représenté par le puissant ensemble compact du Brésil, pays qui joue de plus en plus un rôle économique et politique sur la scène internationale ; l'italien qui, on l'oublie souvent, bénéficie à la fois d'une base sociologique importante dans les grandes capitales d'Amérique, du sud au nord, et d'une présence balkanique non négligeable par les flux de population qui s'y développent dans la recomposition européenne, sans oublier le pourtour méditerranéen.

13

Nul autre groupe de langues, même celui des langues germaniques, n'est caractérisé par une telle variété d'avantages, qui se traduit à la fois par des capacités d'influences sur les autres langues qui peuvent y emprunter, et sur des capacités à s'enrichir d'emprunts variés compte tenu de l'ensemble des langues avec lesquelles il est en contact. Pour mettre rapidement en avant cette dynamique, je citerai deux exemples paradoxaux puisqu'en général, lorsqu'on pense à l'hyperdomination de l'anglais, on fait souvent référence à sa présence dans les technologies de l'information et de la communication. Ainsi, parmi ce que l'on appelle les réseaux électroniques sociaux :

> le réseau ORKUT qui permet de créer des communautés virtuelles, est devenu l'un des réseaux sociaux les plus peuplés, mais complètement dominé par la langue portugaise (72 %) car les Brésiliens de l'intérieur et de l'extérieur se le sont approprié ;

> autre exemple, celui des blogs (environ 10 millions de connexions par mois) : ce qu'on peut appeler la blogosphère française avec 7 millions de blogs est aujourd'hui la première d'Europe devant la Grande-Bretagne (900 000) et la Russie (800 000), et la deuxième du monde après celle des États-Unis.

Or, s'il y a un domaine où l'on peut valoriser ses compétences de compréhension, c'est bien celui de la communication électronique. Et cela doit se préparer très tôt par des formations. C'est pour cela que dès les années 1990, la direction de la promotion et de l'enseignement des langues de l'Union latine s'est intéressé aux approches en intercompréhension en aidant à valoriser les résultats de l'équipe Eurom4, puis en organisant, des stages de formation d'enseignants afin de passer au stade de l'intégration dans les dispositifs de formation, étape institutionnelle complexe où se rencontrent tous les facteurs de frein et d'inhibition de l'innovation. Effets novateurs qui seraient décisifs, sans l'inertie des systèmes éducatifs enfermés dans une logique de séparation des langues, d'enseignement figé classe par classe et de verrouillage de l'évaluation (en France, par les normes d'examens du baccalauréat). Il est d'ailleurs significatif, et quelque peu inquiétant, que dans un salon spécialisé comme Expolangues, on retrouve de façon hyperdominante, à la fois des stands, des conférences compartimentés, des formations dans des langues séparées, des offres et des réflexions juxtaposées. Bien des choses doivent s'y répéter d'une langue à l'autre, bien des langues doivent en être exclues et bien des idées novatrices marginalisées.

Parallèlement, nous nous sommes engagés dans une propre production de ressources en ligne pour l'entraînement à l'intercompréhension en langues néolatines dans les classes qui se situent entre la fin du primaire et le collège (nous avons

produit avec le soutien de la DGLFLF et en collaboration avec l'Université Ouverte de Barcelone, *Itinéraires Romans*, qui vient de recevoir le Label européen des langues 2005).

Cependant, il faut peut-être insister sur un facteur inhibiteur qui me semble décisif dans l'épanouissement social de cette approche. Et c'est un peu paradoxal que ce soit moi, au nom des langues romanes, qui fasse cette remarque. Car nous pouvons nous demander si le fait que cette approche ait été portée aussi loin par les langues romanes et peu ou pas, par d'autres groupes de langues, ne contribue pas à un certain isolement. Aujourd'hui les supports en langues néolatines sont nombreux (on peut en dénombrer plus de 10 en Europe et 3 en Amérique du Sud). Ils ont développé, avec des caractéristiques variables, l'approche fondamentale de l'intercompréhension. D'autres sont en gestation, car les besoins sociaux, globaux et individuels, en matière d'enseignement/apprentissage tendent à se diversifier, que ce soit en termes de niveaux ou en termes de compétences contextualisées. Il est donc urgent pour nous de créer des partenariats autour de la production pour les langues néolatines, mais aussi des alliances pour favoriser le développement de l'idée de l'intercompréhension pour d'autres groupes de langues.

15

Xavier NORTH

Merci beaucoup, Ernesto. Je veux me tourner maintenant vers Françoise Ploquin qui est rédactrice en chef de la revue *Le français dans le monde*.

Le français dans le monde, comme vous le savez, est la revue des professeurs de français langue étrangère ; c'est la revue de la fédération internationale des professeurs de français. Une merveilleuse revue : je vous incite à la découvrir pour ceux qui ne la connaissent pas. Vous la trouvez sur le stand de CLE international, qui la publie. C'est aujourd'hui le principal

instrument de diffusion à l'intention des professeurs de français langue étrangère (FLE). Donc, sa rédactrice en chef est mieux armée que quiconque pour nous parler de l'attente des professeurs de français et des professeurs étrangers de français, ceux qui ont à enseigner le FLE et qui par conséquent se posent en permanence la question de l'étanchéité des langues. Et c'est 1997, je crois, que vous-même vous êtes intéressée à l'intercompréhension ; du reste, *Le français dans le monde* lui a alors consacré un dossier.

J'ouvre ici une petite parenthèse, parce que c'est pour moi l'occasion de saluer l'œuvre de quelques pionniers et je voudrais signaler dans cette salle la présence de Bernard Quemada qui a ouvert ce chantier il y a maintenant un certain nombre d'années ; et c'est au fond sous son inspiration que nous continuons à travailler. Je ne crois pas que Claire Blanche-Benveniste me démentira sur ce point.

16

Alors vous, Françoise, qui êtes en relation avec les professeurs étrangers de français, est-ce que vous pourriez nous dire quels effets on peut attendre de la méthode de l'intercompréhension, quels sont ses atouts pour l'apprentissage des langues étrangères, et peut-être d'abord pour l'apprentissage de notre langue, pour l'apprentissage du français ?

Les avantages de l'intercompréhension

Françoise PLOQUIN

Rédactrice en chef de la revue *Le français dans le monde*

Ce qui me frappe, c'est l'exigence actuelle d'aller plus vite. Les jeunes, en particulier, mais tout le monde souhaite que les choses aillent plus vite. Or, dans l'enseignement des langues, il me semble que nous en sommes restés à un usage et une pratique assez lents, assez laborieux. S'il s'agit effectivement d'aller plus rapidement, la méthode de l'intercompréhension vient immédiatement à l'esprit. Pourquoi ? Parce que l'apprentissage des langues, et le Cadre européen commun de référence (CECR) qui est maintenant appliqué dans l'Europe tout entière insiste bien sur ce point, se répartit en compétences de compréhension, écrite et orale, et en compétences de production également écrite et orale.

17

Les compétences de compréhension sont extrêmement utiles pour des gens qui ne vont pas devoir être en contact direct avec des natifs et pratiquer leur langue. Tous ceux qui veulent lire des livres, lire des journaux, voir des films et les comprendre, écouter des chansons, écouter la radio, ont finalement besoin de pratiquer seulement la compréhension de l'écrit ou de l'oral. Et donc, si dans l'ordre d'apprentissage d'une langue, on sépare les compétences et on commence par la compétence de compréhension, on gagne énormément de temps tout en arrivant assez rapidement à un résultat utile. Je pense qu'un Mexicain ou un Vénézuélien qui veut apprendre le français, mais qui ne projette pas de venir immédiatement en territoire français, va, avec la compétence de compréhension, atteindre rapidement un résultat satisfaisant pour lui. C'est une étape,

nous n'empêchons pas d'apprendre à produire, bien entendu, mais au moins, l'apprenant possède quelque chose qui déjà est utile. Et en plus, dans cet apprentissage, on supprime la difficulté majeure qui se trouve dans la production, beaucoup plus que dans la compréhension. Donc, on supprime ce qui est difficile, et en même temps, on parvient à désinhiber les élèves, ceux qui ont peur de prononcer, ceux qui ont peur de faire des fautes, ceux qui ont peur de se lancer, etc. Tout cela crée donc une motivation supplémentaire pour l'apprentissage des langues.

Et cette méthode de développement de la compréhension n'est absolument pas une utopie : elle est pratiquée depuis plus d'un siècle par les Scandinaves, qui, observant les variantes qu'il y a à l'intérieur de leurs langues, commencent l'apprentissage de leur propre langue en montrant en même temps les variations avec l'une et l'autre langue. Je ne vois pas pourquoi on n'apprendrait pas à compter aux jeunes élèves en leur montrant comment on compte en français, mais aussi comment on compte en italien, comment on compte en espagnol. En même temps, si on pratiquait ce type d'apprentissage déjà dans le primaire, cela aiderait les élèves à mieux apprendre leur propre langue. Jouer la carte des familles de langues servirait à enraciner les élèves dans leur identité linguistique tout en développant chez eux une conscience plurilingue qui, par la suite, leur serait extrêmement utile pour un apprentissage plus approfondi de l'une ou l'autre langue. Procéder de cette façon-là présente donc un double avantage : respecter les recommandations du CECR (qui insiste beaucoup sur cette division des compétences) et faciliter le rapprochement et le dialogue en Europe.

Quels sont alors les avantages pour celui qui pratique ou qui a appris cette méthode ? D'abord de pouvoir conserver le sens des nuances. Si, dans un dialogue entre deux personnes qui

ont deux langues étrangères - comme le disait Xavier North tout à l'heure - l'un adopte la langue de l'autre, il y en a un qui est privilégié, et un autre qui est beaucoup plus emprunté, qui a des difficultés à trouver ses mots, qui se fatigue beaucoup plus, alors que l'autre reste dans une position, disons, dominante. C'est une des solutions ; la deuxième solution est de recourir à une langue qui n'est pas maternelle, ni pour l'un ni pour l'autre, et dans laquelle les deux vont s'exprimer d'une façon moins bien appropriée que s'ils étaient chacun dans leur propre langue. On voit bien que l'intercompréhension permet le maintien du sens des nuances et de la précision, qui n'est pas du tout à négliger. Le fait d'avoir une alternance joue aussi un rôle par rapport au confort et à la fatigue : à un moment on écoute avec attention, on se concentre, mais la fatigue est moindre pour la compréhension que pour la production ; en même temps, cette pratique met les deux interlocuteurs dans une très grande égalité, les deux langues sont à égalité, chacun parle sa langue, comprend celle de l'autre, et on s'installe dans un système de politesse qui me paraît tout à fait important à souligner.

19

De plus, en permettant cette intercompréhension, on favorise les petites langues, « petites langues » avec tous les guillemets d'usage bien entendu, les langues minoritaires qui vont être apprises par peu de personnes. En revanche, on peut très facilement inviter à comprendre des langues proches et permettre la survivance de ces langues moins utilisées.

J'insiste aussi sur le fait que pour un professeur, il est quand même beaucoup plus agréable de voir des élèves qui réussissent vite que des élèves qui mettent beaucoup de temps à ne pas réussir ! Par conséquent, je trouve qu'essayer de pratiquer cette méthode serait d'une très grande efficacité en classe. Malheureusement, et c'est peut-être pour l'instant un des obstacles à la diffusion de cette méthode, actuellement la for-

mation des professeurs ne va pas dans ce sens : un professeur veut absolument enseigner l'ensemble de la langue pour laquelle il a travaillé pendant des années, c'est-à-dire apprendre à la comprendre, mais aussi à la produire, enseigner non seulement la langue, mais aussi la culture. Il faudrait donc que les professeurs bougent peut-être un peu dans leur conception des débuts de l'apprentissage, pour ensuite essayer d'aller plus loin. Un autre obstacle, c'est aussi évidemment l'édition, comme le soulignait Claire Blanche-Benveniste, puisque si on opère par familles de langues, il faudrait que les éditeurs puissent répandre leur production sur l'ensemble de l'Europe, or là, il y a encore une difficulté, car l'édition est nationale et pas européenne.

20

Mais enfin, d'abord et avant tout, pour que l'intercompréhension commence à se répandre dans l'esprit du public, il faut que chacun change son attitude : ce n'est pas, pour commencer, une affaire d'argent, ni de publications, mais de comportement de la part de tout un chacun. L'attitude habituelle actuellement est d'utiliser systématiquement la langue globale : vous cherchez une chambre d'hôtel à Rome, et immédiatement, vous vous adressez en anglais au portier de l'hôtel ! C'est une attitude qui pourrait être différente, elle **devrait** être différente ! On est dans la même famille de langues, chacun devrait s'adresser dans sa propre langue et le portier de l'hôtel vous répondre en italien et on se comprendrait très bien. Il n'y a qu'à en faire l'expérience pour voir que ça marche.

Xavier NORTH

Absolument. Merci beaucoup, Françoise. Voilà qui nous incite à nous tourner vers l'avenir et à évoquer les axes sur lesquels pourrait se développer cette approche, cette nouvelle approche du plurilinguisme, et c'est à Pierre Janin que je vais

demander de les évoquer.

Pierre Janin est chargé de mission à la DGLFLF au sein de la mission « emploi et diffusion du français », plus particulièrement pour le volet plurilinguisme ; à ce titre, il est chargé du dossier de l'intercompréhension entre langues apparentées. Alors Pierre, comment allons-nous organiser notre travail au sein de la délégation générale et plus généralement, sur quelle voie nous paraît-il nécessaire de nous engager pour que cette approche se développe ?

Politique de diffusion de l'intercompréhension

Pierre JANIN

Chargé de mission à la délégation générale à la langue française et aux langues de France

Eh bien, Monsieur le Délégué général, Mesdames, Messieurs, je vais essayer en très peu d'instantes de vous résumer notre action en faveur de l'intercompréhension.

Une politique linguistique, c'est une volonté, et, si j'ose la métaphore, ce sont aussi deux jambes sur lesquelles il faut s'appuyer. La volonté est la suivante : il faut trouver un domaine d'articulation entre les intérêts des particuliers et l'intérêt général. Actuellement, en Europe et dans le monde, les intérêts particuliers sont d'apprendre l'anglais, langue unique, langue de référence. Or, l'intérêt général de chaque nation, excepté celui des nations anglophones, c'est que nous préservions nos langues, nos cultures, ainsi que les dialogues qui se font de façon immédiate entre nos langues et nos cultures. Si, par l'hypothèse la plus optimiste, nous apprenions tous parfaitement l'anglais, nous serions ramenés au niveau zéro puisque tout le monde sachant l'anglais, il n'y aurait plus qu'à apprendre une deuxième langue pour se différencier des autres, etc. Cette course vers l'apprentissage d'une langue unique va donc dans le mur. Ainsi, après avoir défini une volonté, celle de préserver sa langue, sa culture, et par réciprocité bien comprise, la langue et la culture de son voisin, il faut trouver les deux jambes sur lesquelles on s'appuie.

Il y a d'abord de la théorie, des concepts, un discours scienti-

fique, un discours formel qui vous a été exposé : tous les avantages, tout le bien que l'on peut tirer d'une autre approche, d'une révolution copernicienne des esprits à cet égard comme l'a rappelé Françoise Ploquin. Et puis l'autre jambe, c'est la technique par laquelle on va essayer d'influencer le corps social, essayer d'influencer l'instruction, les structures, les mentalités pour arriver à infléchir cette course vers l'abîme qu'est la course vers le monolinguisme.

À la DGLFLF, ce thème est suivi depuis plus de 20 ans : nous nous référons aux travaux d'un certain nombre d'experts, en particulier ceux du Conseil supérieur de la langue française qui, depuis fort longtemps, a incité à regarder dans cette direction.

Quels sont les moyens par lesquels nous essayons d'avoir une influence pour diffuser l'intercompréhension ? Ils sont quatre et je vais les expliciter rapidement.

23

> Le 1^{er}, c'est évidemment de faciliter les expérimentations pédagogiques pour ne pas avoir seulement de la théorie, mais aussi de la méthodologie, de la mise en pratique de la pédagogie. Il faut dire que depuis de très nombreuses années, la DGLFLF essaye de repérer toutes les expérimentations qui sont faites en France et en Europe sur le sujet, et, dans la mesure de ses moyens financiers, de les aider à se développer pour qu'elles puissent aller jusqu'au bout de leur expérience.

> Après avoir facilité les expériences pédagogiques, il faut évidemment aider aussi à produire du matériel pédagogique qui permettra, soit en groupe, soit individuellement, soit par tout autre moyen, d'apprendre, d'acquérir les méthodes précises permettant d'arriver à l'intercompréhension.

> Le 3^e point consiste évidemment à former des spécialistes, des formateurs, et former des enseignants, par exemple. Pour cela, chacun sait bien – nous sommes à Expolangues devant bon nombre de professionnels – qu’à l’origine, il faut des formateurs de formateurs. Le vrai problème actuel est le suivant : extrêmement peu de gens en France et en Europe sont capables de transmettre ce savoir, il faut trouver les moyens pour qu’ils puissent former d’autres personnes et que des équipes plus nombreuses puissent ensuite disséminer ces savoirs.

> Le 4^e point est à la fois technique et politique. Par définition, l’intercompréhension est un domaine international. On ne peut pas développer l’intercompréhension dans un pays pendant que les autres continuent leur course folle vers le monolinguisme. Acquérir une dimension européenne, c’est aussi tout simplement et pragmatiquement demander à l’Europe de nous aider à mettre en place ces différents foyers de formation dans différents pays, de façon que tous ces pays puissent avancer à un rythme à peu près égal. Il faut aussi que les équipes se rencontrant permettent de proche en proche cette acquisition à partir de chaque centre et de chaque citoyenneté linguistique afin d’élargir la connaissance des langues proches. C’est-à-dire que les Allemands ne vont pas commencer par apprendre le portugais, mais plutôt le néerlandais et l’anglais bien entendu, les Scandinaves vont commencer par apprendre plutôt les langues scandinaves puis ensuite l’allemand, les Latins vont apprendre les langues entre eux, mais ensuite, ils vont faire le pas de passer à d’autres familles de langues.

Je voudrais m’arrêter une seconde sur un point, parce qu’il n’a pas encore été évoqué. De notre point de vue par exemple de Français, nous pensons que l’allemand est très éloigné de nos

langues latines, et, de fait, il est beaucoup plus éloigné du français que l'italien ou l'espagnol. Mais je voudrais citer juste l'anecdote de cette étudiante chinoise qui, il y quelques années, avait découvert l'Europe et était allée faire des études en Pologne. Cette étudiante a ensuite continué son parcours dans d'autres pays, elle a appris l'allemand, l'anglais, le français... J'ai eu l'occasion de la rencontrer, et comme je m'émerveillais de la qualité de son français, elle m'a répondu : « Oh ! j'ai appris le polonais, et puis après toutes les autres langues, c'était la même chose !... » Elle exprimait parfaitement par là que, d'un point de vue extérieur, du point de vue de l'Asie par exemple, il existe infiniment plus de ressemblances que de différences entre deux langues européennes. Nous avons toujours tendance, nous, de l'intérieur, à voir les différences, mais de l'extérieur, on peut aussi voir les ressemblances.

Je voudrais terminer en une minute en évoquant les publics que nous essayons de viser en priorité pour diffuser cette méthode d'intercompréhension. Tout le monde pense automatiquement : apprentissage des langues = enseignement. Mais nous devons nous rappeler que la DGLFLF dépend du ministère de la Culture, et que l'enseignement dépend du ministère de l'Éducation. Nous tendons donc une main amicale au ministère de l'Éducation en lui demandant de nous relayer. Mais au cas où les choses, par pure hypothèse, prendraient un peu plus de temps que nous le désirons, nous avons quelques solutions de rechange. Par exemple celle d'aider à l'éveil à la diversité des langues au début de l'éducation, c'est-à-dire dans les classes de maternelle et dans les premières classes du primaire. Nous sommes déjà un tout petit peu dans l'éducation, mais avec quelque chose qui, je crois, peut concerner et intéresser énormément les instituteurs - qu'on appelle maintenant professeurs des écoles. Nous pensons aussi, en sautant le cycle complet de l'éducation secondaire, à nous adresser aux étudiants. Le programme Erasmus consiste à faire déplacer à peu

près un million d'étudiants en Europe chaque année. Ces étudiants vont passer quelques mois dans une autre université, vont devoir suivre des cours dans une autre langue : Là apparaît immédiatement le besoin d'intercompréhension. Ils doivent comprendre, produire un tout petit peu, mais surtout comprendre. Enfin nous pensons à l'appliquer à toute une série de formations spécialisées qui sont les formations professionnelles, ce qu'on appelle dans le jargon les « formations professionnelles initiales ». Après avoir acquis une culture générale dans un savoir, il faut se spécialiser, et à ce niveau qui correspond à peu près à bac + 3, + 4 ou + 5, on peut soit suivre sa formation à l'université, soit la suivre dans des écoles spécialisées, dans lesquelles il existe des modules d'enseignement général. Je crois que l'intercompréhension y trouverait sa place le plus naturellement du monde. Il existe par exemple en France une cinquantaine d'« écoles nationales » qui forment de futurs fonctionnaires ou agents de l'État. Ce sont ces écoles qu'il faut essayer de toucher en priorité pour former les futurs agents de l'État à ce plurilinguisme, qui est aussi une des orientations politiques les plus fortes de nos relations extérieures.

Je vous ai brossé très rapidement la manière dont nous essayons de concevoir ces politiques linguistiques sous l'autorité du délégué général et bien entendu selon les orientations politiques qui sont données par le gouvernement, et j'essaie de donner à ce travail un caractère le plus concret possible, sans vous cacher que nous sommes au milieu du gué : nous avons la théorie, nous avons des retours de pratique et de méthodologie qui nous confirment dans notre intuition que c'est la bonne solution, il reste maintenant à en convaincre le grand public et les personnes spécialisées : tout l'enjeu est là.

Xavier NORTH

Merci beaucoup, Pierre, de ces pistes. Avant d'ouvrir le débat, je voudrais peut-être prévenir de deux malentendus qui pourraient se creuser. Je voudrais d'abord dire que la méthode de l'intercompréhension n'est en aucune manière une machine de guerre contre l'anglais, mais peut-être en effet une machine de guerre contre le monolinguisme. Ce n'est pas la même chose. Et c'est d'autant moins que la méthode de l'intercompréhension peut s'appliquer à l'apprentissage de l'anglais, à bien des égards, et qu'on serait sans doute bien inspiré de la faire porter sur l'apprentissage de l'anglais, en prenant appui sur les similitudes entre l'anglais et le français : je rappelle qu'une grande partie du lexique de l'anglais est un lexique d'origine latine. Mais nous pourrions revenir sur ce point tout à l'heure, si vous le souhaitez.

Le second malentendu qui pourrait se creuser, c'est qu'au fond, nous donnons peut-être le sentiment que la méthode de l'intercompréhension est une méthode de substitution, une alternative à l'apprentissage des langues. Ça n'est en aucune manière le cas, et il a été dit, que la méthode de l'intercompréhension pouvait être aussi une méthode d'éveil vers l'apprentissage des langues étrangères, et Françoise, vous avez insisté également sur ce point en rappelant tout le parti qui pouvait être tiré de la méthode de l'intercompréhension pour l'apprentissage de compétences actives en langue. Ça n'est pas un modèle alternatif, je crois qu'il faut bien le percevoir, c'est un modèle complémentaire.

Voilà Mesdames et Messieurs, les quelques remarques que nous souhaitions faire, et nous serions très heureux d'ouvrir maintenant le débat, et, le cas échéant, de répondre à vos questions.

Débat avec le public

Babette NIEDER

Babette Nieder, de Génération Europe 21, une association franco-allemande à vocation européenne qui s'est engagée dans les Assises du plurilinguisme, et qui s'intéresse donc à cette méthode qui semble parfaitement une méthode pour préserver le plurilinguisme.

J'ai trois courtes questions :

> la première : J'ai entendu hier soir le ministre de l'Éducation dire que c'est acquis maintenant, que dans les savoirs fondamentaux figurera une langue étrangère. Une langue étrangère dans les savoirs fondamentaux paraît quand même le contraire du concept d'apprendre plusieurs langues et de maintenir le plurilinguisme en Europe. Donc là, je ne vois pas tellement la cohérence de la politique du gouvernement ;

> 2^e question : le degré d'intercompréhension. J'ai entendu qu'il y a une sorte de définition : en dessous de 80 %, on ne peut plus parler d'une langue. Est-ce qu'il existe des estimations par rapport aux différentes langues européennes sur les différents degrés de parenté ? Est-ce que l'on a des estimations sur les pourcentages ?

> Et enfin, une petite expérience personnelle : je trouve que l'intercompréhension passive, ça marche très bien dans, par exemple, des tables rondes, dans des scénarios où on est dans une conférence internationale. Par contre, j'avoue que moi-même, j'ai du mal à l'appliquer dans un

dialogue. On a tendance, quand même, quand on est en face à face, à deux, de passer, dès qu'on a un peu de connaissances dans la langue de l'autre, à parler la langue de l'autre et à ne pas rester dans sa propre langue. Donc, est-ce que vous pouvez aussi dire quelque chose là-dessus d'un point de vue scientifique ? Merci.

Xavier NORTH

Merci beaucoup, Babette Nieder, de ces questions. Vous qui avez dirigé l'Office franco-allemand pour la jeunesse êtes également bien placée pour nous parler de ces phénomènes de contiguïté des langues. Alors, prenons ces questions à rebours. La troisième, Françoise Ploquin : dans des situations de communication en tête à tête, est-ce que la méthode de l'intercompréhension fonctionne ?

Françoise PLOQUIN

29

Oui, bien sûr, mais ce que je voudrais dire surtout c'est que c'est une méthode pour laquelle il y a formation, apprentissage, et que le locuteur lui-même doit faire un certain effort pour aller à la rencontre de son interlocuteur. Par exemple, là, la francophonie nous aide beaucoup : il vaut beaucoup mieux dire « septante », « octante », « nonante » que « quatre-vingt-dix » ou « quatre-vingt-quinze » qui sont absolument barbares. De même, il vaut mieux dire « rapidement » que « vite » parce qu'on est sur la composition d'un adjectif et d'un adverbe, etc. Donc, je pense que si les gens étaient formés, c'est-à-dire recevaient une cinquantaine d'heures de formation sur la méthode, il y aurait beaucoup plus de facilité à la pratiquer de façon courante, que ce soit dans une simple réception de conférence internationale ou dans un dialogue à deux.

Xavier NORTH

Merci. Sur le second point, que nous dit la linguistique, Claire Blanche-Benveniste ?

Claire BLANCHE-BENVENISTE

J'ai parlé tout à l'heure d'un seuil de 80 % qui est utilisé techniquement par les linguistes pour décider que, si les gens d'une zone A se comprennent à 80 % avec une zone B, on estime qu'il s'agit en gros de la même langue. Et quand on descend au-dessous, il faut mieux parler de deux dialectes ou de deux langues différentes.

Ceci fonctionne surtout dans les endroits du monde où il n'y a pas d'enseignement de la langue unitaire, de la langue nationale. C'est comme ça qu'on a procédé et qu'on procède encore maintenant. Dans nos pays avec des langues nationales, le problème est assez différent, puisque nous sommes devenus un petit peu sourds et aveugles aux relations avec nos langues voisines : il nous faut les réapprendre complètement. Dans les premières séances de travail avec des Français placés devant du portugais ou de l'italien, ils commencent avec à peine 5 % de compréhension. Au bout d'une trentaine d'heures, on peut arriver plus loin, par écrit, je dis bien. Je voudrais insister sur le fait que nous manquons terriblement de recherches sur la perception orale, nous n'en avons pas suffisamment pour avancer. Sur l'écrit, on peut estimer qu'en 35 heures on arrive à un degré à peu près de 80 % de compréhension de textes écrits, et les 20 % qui manquent, on les cherche dans le dictionnaire. Mais on est à ce moment-là habile pour le faire. Donc, il faut faire attention et ne pas transférer directement ce qu'on sait par les techniques des linguistes à la situation d'apprentissage qui n'est pas tout à fait la même. Mais en gros, le seuil de 80 % reste tout de même semblable.

Xavier NORTH

Je sens qu'il me revient de répondre sur le premier point qui est la question politique, la question qui fâche... Je dirais d'abord qu'introduire l'apprentissage d'une langue étrangère dans le socle des connaissances, c'est déjà pas mal. Vous avez un certain nombre de pays qui ne vont pas dans cette direction : je pense aux pays anglo-saxons, et au sein de l'Union européenne, à nos partenaires britanniques pour qui l'enseignement d'une langue étrangère ne fait pas partie du socle fondamental de connaissances. Donc, c'est déjà un progrès.

En second lieu, même s'il ne faut pas se dissimuler la vérité, et si même l'écrasante demande des familles va se tourner vers l'anglais, il n'a jamais été dit, jamais, à ce stade, que c'est l'anglais qui figurera dans ce socle de base des connaissances. Une langue étrangère, sans doute majoritairement l'anglais, mais l'anglais n'est pas affiché comme tel, et cette nuance est d'importance. Elle est d'importance parce que cela signifie que la politique officielle du gouvernement français n'est pas de faire de cette langue étrangère nécessairement l'anglais. Il y a là une marge qui se creuse, et c'est dans cette marge qu'il faut introduire la diversité des langues.

31

Et le troisième point que je voulais souligner, c'est que la politique officielle du gouvernement français n'a jamais varié : ce que nous souhaitons, c'est l'enseignement obligatoire de **deux** langues étrangères dans le secondaire, et en ceci, nous suivons les recommandations du Conseil de l'Europe comme de l'Union européenne.

Un intervenant

Il a été question tout au long des exposés de LA méthode d'enseignement des langues vivantes, alors que je pense qu'il ne

faudrait pas qu'il y ait une ambiguïté sur le mot « méthode », et que l'on comprenne qu'il y a UNE méthode pratique d'enseignement des langues vivantes. Je pense que tout le monde a bien compris de quoi il était question à travers vos exposés : c'était une méthode sur le plan scientifique, n'est-ce pas ? Je pense aussi qu'il ne serait peut-être pas inutile de montrer la validité de cette méthode au sens large donc, et de l'intérêt qu'elle soulève par le fait que les publications de méthodes pratiques se multiplient, ne serait-ce qu'en France, après Eurom4 sous la responsabilité de Mme Blanche-Benveniste, il y a en France au moins deux méthodes : la *Pratique des langues romanes*, publiée chez l'Harmattan, *Comprendre les langues romanes*, publiée chez Chandeigne, etc., etc.

Xavier NORTH

Merci. Pierre Janin, vous voulez brièvement ajouter un commentaire ?

Pierre JANIN

Oui, Madame, dans la plaquette que nous avons rédigée, nous avons pris soin de montrer les diverses méthodes d'intercompréhension, leurs publics, leur média de diffusion, etc. Selon le type d'apprenants ou le type de situation d'apprentissage, l'âge des apprenants, chaque méthode a sa validité. Il y en a de nombreuses et je peux vous dire qu'aucune d'elles n'est contradictoire avec les autres, au contraire, elles sont toutes complémentaires.

Xavier NORTH

Monsieur Guyon ? (Directeur honoraire de l'École normale supérieure, rue d'Ulm)

Étienne GUYON

Je suis scientifique et probablement souvent minoritaire parce que la dominance de l'anglais est plus forte qu'ailleurs, mais je suis convaincu de cette démarche. Je suis d'autant plus convaincu que, paradoxalement, nous avons un outil formidable dans les sciences, dans les techniques qui peut se généraliser : c'est que nous utilisons des formules, des graphiques, des images, des objets même, et que ceux-ci sont universels : je suis donc capable de reconstituer un article de chinois parce que les formules, les graphiques, même si je ne sais pas lire leur légende, je peux les utiliser. Et je pense que cette méthode que vous décrivez et à laquelle je souscris totalement doit s'enrichir de toute une sémiologie, de tous les signes qui vont avec elle.

Xavier NORTH

33

Merci beaucoup. Nous pouvons prendre encore deux questions, je crois, puis il sera temps de clore cette table ronde.

Jean-Loup CUISINIEZ

Merci M. North, de nous avoir invités.

En tant que délégué syndical, j'amène la question de la langue au travail. Tout de suite, un témoignage tout frais de ce matin par rapport à l'intercompréhension des langues : j'ai pu montrer ce matin à un de mes collègues qu'il n'avait pas besoin de parler en anglais à un garagiste italien. Il pouvait communiquer avec lui en l'écoutant et en lui répondant en français, et qu'à travers les mots utilisés tous les jours dans notre domaine de métier, on arrivait à se comprendre.

Ceci m'amène à la démarche que vous avez évoquée : il faut

influencer tout le corps social, mais il me paraît important que des démarches soient faites par la DGLFLF ou ceux qui ont en charge le développement et qui sont attachés au plurilinguisme. Qu'une démarche soit faite vers les organisations syndicales et vers les organisations professionnelles, je pense notamment au patronat, parce que, effectivement, c'est dans le monde du travail qu'à mon avis, se joue le plurilinguisme. Donc, ma question : quelles sont les démarches, ou est-ce qu'il y a une approche vis-à-vis du monde du travail pour les influencer et pour les sensibiliser à cet aspect ?

Xavier NORTH

Très brièvement, je vous dirai que c'est en grande partie un nouveau chantier, de ce point de vue, et si notre souhait est bien de sensibiliser le monde du travail au plurilinguisme, notre préoccupation centrale, c'est d'abord de sensibiliser le monde du travail aux enjeux de la langue, y compris, d'ailleurs aux enjeux de la langue française, et par effet induit, de les inciter à s'interroger sur le plurilinguisme. Mais nous nous en préoccupons, et nous avons quelques projets dans ce domaine.

Benoît DESLANDES

J'ai entendu tout à l'heure M. Janin tendre la main en somme à l'Éducation nationale. Je me présente : je m'appelle Benoît Deslandes, je travaille à la DESCO A4 et je représente M. Bénéfice qui était invité.

Je ne suis pas chargé de faire de réponse officielle, je m'en garderais bien, mais je me permets de faire quelques petites remarques et, du coup, de poser tout de même quelques questions.

Remarque : la politique des langues est très cloisonnée en

France ; non, l'enseignement des langues est extrêmement cloisonné en France, comme vous le savez, et il y a derrière des lobbies. Ces lobbies, on les retrouve aussi bien au ministère que dans les universités. Moi, il me semble quand même qu'il y a un cheval de Troie pour faire évoluer les choses, si vous permettez, mais là je devrais enlever ma casquette du ministère : je parle un peu personnellement, on est quand même dans un pays où la liberté d'expression existe...

Xavier NORTH

...Absolument, en tant que citoyen !

Benoît DESLANDES

...en tant que citoyen, donc, il me semble que les IUFM sont un bon moyen. Les IUFM, si je ne m'abuse, sont à la charge des universités et non pas du ministère, en tout cas pas à la charge de la DESCO. Il me semble que là, il y a un moyen de faire évoluer les formations et de former les professeurs des écoles à ce que j'ai découvert par l'APLV il y a maintenant plus de 20 ans, le fameux « Éveil aux langues » (*Language Awareness*). Eh bien, je découvre que ça n'a pas du tout avancé, ça n'a pas fait son entrée dans les écoles primaires et c'est très dommage. Les IUFM me paraissent être le biais idéal pour la formation des professeurs des écoles. Mais est-ce que les universitaires, et là je m'adresse finalement à Mme Claire Blanche-Benveniste, est-ce que vous pensez que c'est une chose possible ?

Claire BLANCHE-BENVENISTE

Je le souhaite, je ne sais pas si c'est possible au niveau institutionnel, il vaut mieux demander à des gens qui connaissent les rouages institutionnels, mais je le souhaiterais bien sûr.

Pierre JANIN

Monsieur, je voudrais vous dire que c'était tout à l'heure un oubli de ma part ; dans la plaquette, à la fin, nous présentons le programme que nous avons établi avec l'IUFM de Reims Champagne-Ardenne. Nous avons un autre programme avec l'IUFM de Toulouse Midi-Pyrénées. Ces programmes sont décrits de façon un peu sommaire dans cette plaquette, mais montrent que c'est effectivement une des entrées. Et je peux vous confier que, d'après les premiers retours que j'ai de ces programmes, ce sont les professeurs qui ne sont pas professeurs de langues qui sont les plus intéressés par cette méthode et qui voudraient la diffuser.

Conclusion

Xavier NORTH

Je crois qu'il nous faut déjà, malheureusement, clore cette table ronde. Alors, sur les relations avec le ministère de l'Éducation nationale, je dirais simplement ceci, dont il nous faut prendre conscience, je crois, collectivement : nous aurions grand tort d'enfermer les problématiques de l'enseignement et de l'apprentissage des langues dans l'école. Il faut faire sortir la question de l'apprentissage des langues et de leur enseignement hors de l'école. Loin de moi l'idée de nier le rôle fondamental, le rôle déterminant de l'école pour l'apprentissage des langues ; mais interrogeons nos expériences individuelles. Ceux d'entre nous qui parlent couramment plusieurs langues les ont apprises pour l'essentiel en dehors de l'école. Il y a là donc un sujet de réflexion qui paraît tout à fait essentiel et qui doit nous inciter, me semble-t-il, à l'élargir et à élaborer des stratégies un peu différenciées.

37

Françoise PLOQUIN

Je voudrais aussi répondre, parce que, tout de même, il y a de nombreuses heures de langues dans les écoles, et elles sont très utiles, et je pense qu'au contraire, les professeurs de langue doivent actuellement prendre le tournant et peut-être essayer de changer leurs méthodes.

Pensez que dans la famille des langues romanes - vous regarderez ce fascicule produit par la DGLFLF - il y a 220 millions de locuteurs en Europe de langues romanes sur 450 ! C'est extraordinaire, cette famille de langues très proches, très faciles, très simples. Donc, je crois que pour les professeurs de FLE qui sont peut-être nombreux ici, c'est une piste, c'est une voie. Si l'enseignement du français à l'étranger décline, il faut

ratrapper la chose par l'enseignement des langues romanes, parce que, une des concurrences tristes à l'enseignement du français, c'est l'enseignement de l'espagnol, et on voit à l'étranger les gens se bagarrer pour récupérer les uns ceux qui veulent apprendre l'espagnol, les autres ceux qui veulent apprendre le français. C'est très dommage, il faut faire tout ça en même temps et surtout à partir du français, parce que le français a un pied au nord et un pied au sud, et donc, il est une langue pivot dans l'apprentissage des langues romanes et il permet ensuite le passage à la compréhension avec les langues germaniques. C'est donc pour les professeurs de FLE une solution d'avenir et d'espoir.

Xavier NORTH

Merci beaucoup de ce motif d'optimisme, Françoise Ploquin, et c'est sur ce motif d'optimisme que je vous invite à nous retrouver autour d'un verre de l'amitié. Mais si vous voulez vous convaincre du bien fondé de cette approche - s'il en était encore besoin - je vous invite également à vous rendre sur le stand de la DGLFLF pour des démonstrations des méthodes d'intercompréhension et pour des informations supplémentaires sur cette approche.